

Dans ce texte, Réal Chamberland évoque son cheminement quant à son choix de la psychologie comme profession et il dévoile quelques souvenirs d'étudiant universitaire. Il décrit ensuite le fonctionnement du bureau dit de " l'Orientation " du Service de l'Aide à la Jeunesse, l'un des premiers et des plus populaires endroits de stage et de pratique de la psychologie au Québec vers 1954.

**Pierre MICHAUD**

Université du Québec à Montréal

---

**P.M.** Comment parvenait-on, il y a plusieurs décennies, à s'orienter vers la psychologie?

**R.C.** Le choix d'une profession, surtout lorsqu'elle était non traditionnelle, se préparait de longue date et avec un grand sérieux, même si ce choix était habituellement teinté d'illusions, d'une certaine audace et de grandes aspirations propres à la jeunesse. Il découlait d'une analyse très poussée de soi-même, de sa personnalité, de ses valeurs, de ses aptitudes et intérêts fondamentaux. Les résultats scolaires en sciences, en maths, en philosophie et dans d'autres disciplines constituaient aussi un bon indice facilitant la décision finale. Ce n'était pas facile. La crainte de l'inconnu était présente; de plus, choisir, c'est éliminer et ce n'est pas simple lorsque les intérêts sont multiples! Une fois la connaissance de soi et la réflexion plus avancées, il y avait la nécessité de la cueillette d'informations spécifiques à la ou aux professions envisagées. Nous étions aussi aidés de façon fort efficace par deux types de conseillers : l'un qu'on appelait " notre directeur spirituel " et l'autre, le " conseiller d'orientation " de formation universitaire (Laval) qui commençait à poindre dans les collèges classiques en 1950. Le premier type de conseiller est rapidement et malheureusement disparu des collèges classiques à partir de 1960. C'était un professeur religieux qui faisait en sus de la direction spirituelle. Il était un homme en général à l'écoute de nos états d'âme, tolérant, compréhensif et un grand ami qui prenait notre parti. Vu son expérience, il était un atout précieux au sujet des intuitions qu'il suscitait à propos de nos forces et faiblesses en regard des études avancées. On les a parfois accusés de procéder au recrutement de futurs prêtres mais c'est faux. Sauf quelques-uns, qui étaient d'ailleurs connus, ces conseillers spirituels ne faisaient pas de prosélytisme et laissaient la liberté de choix à leurs dirigés. Ils les éclairaient toutefois. Le deuxième type de conseiller était un conseiller d'orientation, prêtre et frais émoulu de l'Université Laval que le collège La Pocatière, à même ses deniers toujours, avait envoyé étudier à cette institution en orientation professionnelle. D'ailleurs, presque tous les professeurs du collège La Pocatière étaient détenteurs d'une maîtrise post théologique en sciences, maths, philosophie et autres. C'était un collège vraiment avant-gardiste et totalement dévoué à la formation des jeunes. Cet apport d'un spécialiste nouveau dans le choix d'une profession n'était pas négligeable. C'est Roch Duval qui fut le premier à tenir ce rôle à la Pocatière. Par ses connaissances de la psychologie, de la psychométrie et des théories des choix professionnels et du counseling dit " développemental ", ainsi que par les informations qu'il possédait sur les exigences des professions, il pouvait faciliter le choix des finissants du cours classique. Enfin, il fallait travailler nous-mêmes à peaufiner ce choix. Nous procédions à des recherches auprès des universités et écoles d'enseignement supérieur. Le contenu des études, les débouchés éventuels et les revenus possibles intéressaient fortement les futurs diplômés. Il n'en reste pas moins qu'un choix était toujours une démarche un peu angoissante. L'ambivalence, pour ne pas dire la " plurivalence ", était souvent source d'anxiété et d'une

certaine souffrance. Pour choisir la psychologie, il fallait en plus être moralement certain de posséder l'humanisme requis par la profession. Il fallait aussi posséder du cran et du courage à cause de la méconnaissance de cette profession nouvelle chez les professeurs plus âgés, chez les parents, les amis des parents, dans les yeux desquels et, parfois de la bouche desquels on pouvait détecter un certain scepticisme, pour ne pas dire une appréhension certaine. Par contre, une fois ces quelques muets désaveux distancés, ceux qui nous supportaient étaient convaincus de notre succès et nous encourageaient.

**P.M.** À propos du directeur spirituel, était-ce le même durant tout le cours classique?

**R.C.** Oui, si l'étudiant le voulait ainsi. Mais c'était rare que l'on ne changeât pas au moins deux ou trois fois, et ce, pour la bonne raison que nous nous raffinions à la longue et que nos besoins personnels évoluaient. Et je m'explique. Au début du cours classique, les élèves avaient surtout besoin d'un bon père protecteur, compréhensif. La relation était très profonde et très émotive. En somme, nous quittions nos parents vers l'âge de 12 ans pour aboutir pensionnaire bien souvent à des centaines de kilomètres de notre domicile. Nous avions besoin d'un substitut à nos proches. Puis, graduellement, nous devenions plus autonomes, plus intellectuels, les besoins se mutaient en une soif de discuter, de connaître, de confronter nos jugements. Nous recherchions alors un directeur spirituel apte à répondre à nos questions de tous genres, à nos préoccupations philosophiques et même métaphysiques. Ainsi, nous optons pour un conseiller dont l'intellect primait quelque peu sur l'émotivité. Nous pouvions toutefois sans crainte lui confier nos difficultés et nos doutes sur le sens de la vie. Doté d'une énorme expérience, il éduquait notre émotivité mais aussi notre esprit. En fait, il remplissait, mutatis mutandis, le rôle d'un psychologue. À mon sens, c'était le cinquième au moins de notre formation classique parce qu'on pouvait aussi individuellement discuter avec lui de la vie et des œuvres des grands auteurs latins, grecs, français, anglais, d'histoire ancienne et même de politique contemporaine. En fait, les directeurs spirituels étaient des érudits qui consentaient volontiers à écouter de jeunes ignorants avides de savoir. Un peu comme Socrate faisait, en groupe, avec ses étudiants, près des colonnes des temples grecs.

**P.M.** As-tu fait tout ton cours classique à La Pocatière?

**R.C.** J'ai commencé mon cours classique comme pensionnaire à Papineauville, chez les Pères Montfortains dont le collège était sis à quelques 500 kilomètres de mon domicile. Mon frère aîné fréquentait le Petit Séminaire d'Ottawa. Nous voyagions ensemble par train. Il me larguait, non sans tristesse de ma part, sur sa route. " Tu débarques ou tu retournes t'occuper des vaches du père ". Les larmes séchaient vite, merci! Ce collège, en pleine campagne, était un lieu paisible et fort propice aux études. Nous ne pensions qu'aux livres, aux sports et volontairement ou obligatoirement au bon Dieu. Nous étions obligés de nous vouvoyer, même lors de querelles, et de réciter trois chapelets par jour en plus de méditer, ce qui veut dire réfléchir à cet âge. Par contre, nous ne nous ennuyions jamais. Les études devenaient vite une passion. Les bibliothèques regorgeaient de livres venus surtout de France, de grammaires grecques et latines et de livres sur la structure du français. Les six premières années du classique ont passé comme un rêve magnifique. Nous n'avions pas assez de nos yeux, de nos oreilles, de notre temps pour nous initier à des pans insoupçonnés de connaissances toujours plus attrayantes. Personnellement, je n'ai jamais trouvé ce collège sévère même si la discipline était stricte. J'y ai même lu le prohibé " Werther " de Goëthe qu'on se transmettait sous le manteau au risque de se faire exclure du collège. Par contre, je ne me sentais pas prêt pour me diriger vers le noviciat, puis au scolasticat par la suite, c'est-à-dire entrer dans les ordres. J'étais d'ailleurs appuyé dans ma décision par mon conseiller spirituel à qui je racontais tout, même les frasques des vacances d'été, période dont on nous avait pourtant mis en garde! J'ai donc quitté ce collège où j'avais étudié pendant six ans grâce à une bourse de mon oncle, monseigneur et curé de Montebello. J'ai pu encore profiter d'une autre bourse du généreux

oncle au collège La Pocatière où j'ai complété mes deux dernières années du classique. Les deux collèges donnaient un bon enseignement mais dans un esprit très différent. Papineauville, c'était le collège d'une communauté religieuse; La Pocatière, une institution de prêtres laïcs. L'esprit qui y régnait était démocratique. Pour les professeurs de cet endroit, il était louable d'entrer dans les ordres mais tout aussi bon de se réaliser dans n'importe quelle profession. C'était un collège moderne à la discipline intelligente et large même si certains la trouvaient difficile à supporter parce qu'ils n'avaient pas connu d'autres collèges. L'humour, source d'équilibre comme disent les psychologues, y régnait en maître et les ambitions des élèves étaient illimitées pour la plupart. Ce collège, à mon humble avis et d'après plusieurs, n'avait rien à envier aux réputés Brébeuf ou Ste-Marie de Montréal. D'ailleurs, les carrières flamboyantes de plusieurs de ses diplômés en font foi. Aussi, l'amicale des anciens compte plusieurs milliers de gradués qui démontrent une reconnaissance et une fidélité à toute épreuve envers leur " Alma Mater ".

**P.M.** Tu t'es informé auprès de quelle institution universitaire en vue de ton choix?

**R.C.** D'abord à Laval. J'ai rencontré deux professeurs, l'abbé Miville et Arthur Tremblay qui était brillant et qui deviendra le premier sous-ministre dans le tout nouveau ministère de l'Éducation. J'ai pris aussi des informations auprès de Roch Duval qui était devenu conseiller d'orientation après avoir suivi des études spécialisées. J'en suis venu à la conclusion que la psychologie à l'Université de Montréal était plus englobante et diversifiée qu'à l'Université Laval qui a ouvert d'ailleurs plus tard un département officiel de psychologie. Disons, en vue de raccourcir la réponse, qu'il apparaissait préférable de pouvoir choisir quelques options finales offertes par l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal après une solide formation générale en psychologie. De plus, l'Institut de Psychologie faisait partie de la faculté de philosophie. Cette discipline est d'une aide incroyable en psychologie clinique et en counseling. En outre, les candidats devaient toujours avoir en tête l'aspect pratique relié à la poursuite de leurs études. Montréal était une grande ville et les possibilités d'emploi, à temps partiel d'abord, et à temps plein ensuite, étaient plus susceptibles d'être présentes.

**P.M.** Plus à Montréal qu'à Québec?

**R.C.** Tout ce que je peux dire, c'est qu'à Montréal, mes prévisions se sont avérées justes en ce qui a trait à l'emploi. Nous étions sollicités de partout pendant et après notre cours. Je n'ai jamais manqué de travail fort intéressant. Il suffisait de vouloir.

**P.M.** Comment s'est faite l'entrée à l'Institut de psychologie de Montréal? Est-ce qu'il y avait des examens, des tests?

**R.C.** Disons que le contingentement n'était pas connu dans le temps. Normalement, les candidats étaient invités à subir une évaluation psychologique non obligatoire. L'entrevue de sélection était généralement requise. Pour ma part, j'ai court-circuité accidentellement les tests parce que j'étais en retard à l'entrée de septembre. J'avais passé l'été à travailler comme apprenti-plombier et auxiliaire-cimentier pour la construction de la ligne Dew au nord de La Tuque, à Parent plus précisément. Cette ligne, jalonnée de postes imposants et des plus secrets, devait servir de bouclier terrestre contre les Russes. Les étudiants gagnaient ce qu'ils pensaient être beaucoup d'argent. Ils n'en avaient jamais vu autant. Nous travaillions jusqu'à un mois complet sans congé. L'ambition a failli avoir raison de mon inscription. Le plus longtemps je travaillais, le plus d'argent entraînait dans mes poches. Je suis donc arrivé à l'université avec une dizaine de jours de retard. Adrien Pinard, qui s'occupait beaucoup des étudiants, se demandait bien où était passé ce goéland du Bas-de-Québec dont il avait la candidature sur son bureau. En fait, j'étais l'un des premiers du Bas St-Laurent à étudier en psychologie à l'Université de Montréal.

**P.M.** Soucy Gagné, c'est avant ou après toi?

**R.C.** Ce fut après moi. D'ailleurs, je crois avoir été le superviseur d'une partie de son stage pratique. Alors pour revenir à l'inscription, Adrien Pinard de me demander : " D'où sors-tu, nous te croyions perdu. C'est pas aisé de sortir de la campagne? " Je lui ai dit que je regrettais mon retard. Je m'en suis tiré avec à peu près ceci : " Primum vivere, deinde philosophare ". Ce qui reflétait un peu le vernis du cours classique. Il a aimé ma répartie. Il a souri, lui qui n'était pas trop démonstratif, et il m'a accueilli sans plus de formalités. Il s'est développé par la suite, entre nous, une confiance mutuelle qui ne s'est jamais démentie. Le Père Pinard à cette époque était très fort et très respecté à l'Institut. Il avait une influence extraordinaire sur les étudiants par son intelligence, ses immenses connaissances et par l'exemple qu'il donnait d'un homme travailleur et chercheur. Il a vite perçu par ma boutade que je devais défrayer moi-même le coût de mes études. Les bourses de monseigneur, c'était fini. Elles s'épuisaient avec le classique! Pinard m'a facilité les choses par la suite.

**P.M.** De quelle manière?

**R.C.** Bien voici, j'avais raté un poste de réceptionniste-téléphoniste supplémentaire au Centre d'Orientation du boulevard Gouin où œuvrait un autre colosse de la psychologie, le Père Noël Mailloux. L'emploi avait été donné à un étudiant en médecine dans le besoin. Il était plus âgé que moi et il avait posé sa candidature avant la mienne. Alors, Adrien Pinard et d'autres ont rendu possible mon embauche, soit disant à temps partiel, dans ce qui fut l'ancêtre de Boscoville. Ce genre de centre d'accueil appelé " Sportville " était situé rue St-Hubert près de la rue Villeray. Un groupe de travailleurs sociaux et de psychologues unissaient leurs efforts dans la prestation de soins psychologiques visant à rééduquer, dans la mesure du possible, des jeunes garçons âgés de 12 à 18 ans et atteints de troubles variés de comportement et principalement de délinquance. Certains étaient de plus des handicapés physiques. En somme, c'était un refuge éducatif que les juges choisissaient avant les institutions fermées, c'est-à-dire les écoles de réforme. Joint à des professionnels, nous développions certaines mesures cliniques d'intervention qui ont été bien enrichies depuis par la criminologie. Alors, dans ce lieu, j'avais le gîte, la nourriture et je gagnais 20,00\$ par semaine; soirées, nuits et en devoir 24 heures par jour en fin de semaine. Nous étions avec les jeunes partout où ils allaient. Nous partagions les repas (du bon cheval appelé bœuf), la chambre par groupes de 6 ou 7. Ils étaient portés à fuguer temporairement par les fenêtres durant la nuit. Ils réintégraient la place, à notre insu parfois, trois ou quatre heures plus tard. À d'autres occasions, les éducateurs étaient réveillés par des policiers venant reconduire, de façon amicale généralement, ces enfants et adolescents bien souvent issus de milieux de misère. Le travail exigeait beaucoup de disponibilité, de jugement et de positivisme. Les liens que ces jeunes tissaient avec certains éducateurs s'avéraient un terrain très fécond pour l'adoption de comportements moins antisociaux. Parfois, la rébellion était trop avancée et les progrès s'avéraient fort lents ou inexistant. Je me souviens que j'amenais tout le groupe à la grand-messe le dimanche avant-midi à l'église Notre-Dame-du-Rosaire face à notre centre, rue St-Hubert. Les jeunes considéraient l'événement comme un exutoire. Ils démontraient leur joie et leur exubérance au grand dam du curé. Ils bougeaient, piaffaient et l'interpellaient, à voix plus ou moins basse, si l'homélie était trop longue. S'il n'arrêtait pas de parler, ils pouvaient aller jusqu'à renverser des prie-Dieu et autres objets. Le curé devait se poser des questions sur ma maîtrise de la situation. Pourtant, j'avais obtenu, avant le départ, la promesse solennelle qu'ils se comporteraient correctement. Mais selon leur opinion, c'était le curé qui était responsable par sa trop grande faconde. Leur attitude était correcte et justifiée d'après eux. Leurs réactions étaient plus fortes que les engagements précédents. En résumé, ce type de travail était loin d'être une sinécure. En outre, je devais bien aussi trouver un peu de temps pour étudier!

**P.M.** Toujours est-il que tu as été forcé finalement d'abandonner?

**R.C.** Oui, mais après plusieurs mois. Mes notes étaient passables, mais insuffisantes aux yeux d'Adrien Pinard, le directeur, qui m'a invité à son bureau, pour me déclarer : " Il va falloir que tu choisisses : ou tu travailles à l'extérieur ou tu continues tes études. Tu ne peux faire les deux, ton emploi est trop exigeant ". J'ai répondu que je devais garder mon emploi. " Nous allons organiser cela autrement ", dit-il. Alors, je suis devenu auxiliaire en " ratologie ". Sous la férule de Gilles Auclair, je m'occupais, surtout le soir et durant les fins de semaine, de quelques dizaines de rats de laboratoire. Il fallait les soigner selon un horaire strict, nettoyer doucement leur cage, en prendre grand soin et procéder à une série de mesures et d'observations visant à expérimenter des théories, entre autres, du conditionnement et de l'apprentissage. J'adorais ces tâches reliées à la psychologie expérimentale. L'année suivante, j'étais récupéré par Adrien Pinard et Monique Laurendeau afin d'entreprendre la pré-expérimentation et l'expérimentation d'un test pour enfants basé sur la théorie du développement de Jean Piaget. L'Institut de Psychologie était très réputé, au Conseil des Arts du Canada, en psychométrie. C'était intéressant pour un étudiant d'apprendre comment structurer scientifiquement un test. Pinard et Laurendeau construisaient eux-mêmes les épreuves pratiques : petits cubes, perles et cordes en vue du montage de colliers gradués, etc., tout ceci à partir du rationnel du test. Guy Lavoie calculait les innombrables corrélations statistiques à une vitesse phénoménale.

**P.M.** Et tu allais examiner les enfants avec cela?

**R.C.** Oui et il fallait le faire! On m'avait remis une petite valise noire, du genre de celle des représentants des produits Fuller du temps. Elle contenait le cahier de directives et les innombrables outils, qu'on appelait " items ", censés mesurer un aspect particulier du développement de l'enfant. J'avais suivi un entraînement rigoureux afin d'assurer la validité de l'épreuve. Alors, j'ai commencé mon périple autour de l'université avec les tout jeunes enfants de un an et demi, deux ans, trois ans des professeurs consentants. Mais, afin de remplir les cases d'un échantillon stratifié au préalable, j'ai dû élargir mon cercle d'expérimentation jusqu'à Verdun, Lachine et autres en tramways brinquebalants. C'est alors qu'est survenue une aventure qui a bien failli me faire tout abandonner. Alors que le tramway était bondé et qu'il était particulièrement agité, la petite valise s'est ouverte et tous les petits " jouets " (pour les profanes) se sont répandus par terre. Je les recouvrais un par un avidement et à quatre pattes entre les jambes des passagers qui s'esclaffaient de rire et qui, de façon narquoise, s'enquéraient de mon occupation. Je me suis dit : " Il y a une limite à faire rire de soi. Si c'est cela la psychologie, j'envisage autre chose! ". Par contre, je rationalisais assez vite en pensant que j'étais au stade de l'expérimentation d'instruments qui rendraient service plus tard. Ça me consolait un peu. À tout événement, j'ai raconté ma mésaventure et étalé mon découragement au Père Pinard qui m'a répondu par un adage qui ressemblait à ceci : " C'est dans l'adversité que l'on juge les bons hommes ". Mon père autrefois aurait dit : " C'est dans les côtes que l'on juge les bons chevaux ". La remarque de Pinard m'a piqué. Je ne voulais pas passer pour un lâcheur. Après cet incident, j'ai fait plus attention à ma valise que j'ai d'ailleurs entourée d'une ceinture de cuir. Ça faisait encore plus cocasse mais c'était plus sûr. À cette époque, nous étions 12 à 15 étudiants par classe. C'était une ère de convivialité. Nous étions associés à des professeurs, presque privés, qui corrigeaient et commentaient nos travaux. Avec les dominicains, Noël Mailloux en clinique, Bernard Maillhot en psychologie sociale, Dominique Salman en psychologie comparée (animale) et Julien Beausoleil, clerc de Saint-Viateur, en psycho-biologie, nous étions à la fine pointe des connaissances d'alors en psychologie, et l'Université de Montréal était fort réputée dans cette discipline. Ainsi, quand le Defence Research Board de Toronto a demandé des stagiaires au Père Mailloux en 1954, trois étudiants, dont moi, sommes allés dans ce centre de recherches supérieures avec des professeurs de McGill. Nous avons subi un entraînement poussé sur les entrevues d'enquête

même si notre anglais était un peu déficient. Nous avons par la suite visité les bases militaires du Québec et des Maritimes afin de diagnostiquer les principaux problèmes d'adaptation des soldats dans l'armée. L'observation par contre n'était pas trop difficile à effectuer. Le SeaGull Club (boîte de nuit) de Halifax a connu des batailles épiques où les Québécois ne donnaient pas leur place. Étant peu nombreux en psychologie, les responsables pouvaient nous indiquer les bonnes occasions d'emploi. Alors, c'était un peu le " pattern ". Nous ne pouvions pas ne pas aimer nos études, ou la psychologie, parce que l'exemple donné par les professeurs était contagieux. Ils nous communiquaient leur enthousiasme. David Bélanger, par exemple, qui demeurait à l'université parfois douze heures par jour. Juste par amour de la science et pas à cause du salaire. Ils étaient très peu payés, 3 000 à 4 000 \$ environ, et ce, annuellement. Il n'y avait pas de syndicat. Un autre exemple de générosité : Wolfgang Luthe, un médecin allemand, professeur de physiologie, nous enseignait gratuitement l'allemand après ses cours. Dans le programme, il y avait beaucoup de sciences et de philosophie. Les professeurs établissaient des liens entre la psychologie, la biologie, les comportements des animaux et celui de l'homme. Enfin, le Père Mailloux procédait à la tentative (qui s'avérait d'ailleurs une grande réussite) d'établir les liens entre la philosophie de St-Thomas d'Aquin et les théories de Freud.

**P.M.** Après les études, comment ça s'est passé?

**R.C.** Je vois que tu veux m'amener à parler du fameux endroit de stage et de prestations de services très variés en psychologie que constituait le Bureau de l'Aide à la Jeunesse, situé au 35, Notre-Dame Ouest à Montréal et qui était connu à travers la province. Mais avant, je te dirai qu'il existait d'autres bons débouchés, par exemple dans les hôpitaux, l'hôpital des Vétérans entre autres, le Centre d'Orientation (boulevard Gouin), l'Institut de réhabilitation des handicapés, la Clinique d'Aide à l'Enfance (rue St-Denis), mais aucun de ces endroits n'a connu la célébrité de l'Aide à la Jeunesse. À mon avis, ce bureau de services psychologiques était le plus polyvalent et le plus multidisciplinaire et par conséquent très couru. Il y avait même des professionnels qui s'adonnaient à la recherche en dépit de leur charge opérationnelle de tous les jours. Ils préparaient les normes provinciales et régionales de plusieurs batteries de tests spécifiques à nos clientèles très variées.

**P.M.** Alors c'est vers ce service que tu t'es dirigé?

**R.C.** Oui et je ne l'ai jamais regretté. En fait, c'était la continuation pratique de l'université. Nous en apprenions tous les jours. Le personnel comprenait plusieurs psychologues aux intérêts et aux aptitudes multiples ainsi que des conseillers d'orientation de grande expérience dans le monde de l'éducation spécialisée. Certains professionnels étaient très versés dans le counseling auprès de clientèles particulières. En somme, c'était un peu de la psychologie à l'instar de la médecine de guerre ou des médecins sans frontières. Nous ne choisissons pas nos cas. Nous procédions à l'anamnèse, à l'évaluation et au counseling de tous genres de cas, tels les orphelins, les handicapés visuels, neurologiques, mentaux ainsi que des délinquants, anciens détenus. Nous aidions même le Père Brault à évaluer les enfants pauvres, candidats au groupe des Petits Chanteurs du Mont-Royal! S'il nous manquait de la compétence dans l'approche psychologique et dans le choix des outils, ou dans le counseling thérapeutique ou d'orientation, nous allions la chercher auprès de confrères plus âgés, ou encore, à l'occasion, lors de discussions de cas, plutôt difficiles toutefois à organiser. Il fallait s'adapter. Nous avons vite appris que la psychologie sur le terrain, en plus de nécessiter de solides connaissances, exigeait aussi une bonne part de gros bon sens. En plus de cas individuels aux besoins très différents, ce bureau avait la responsabilité d'un réseau, couvrant toute la province, de 68 écoles de métiers, d'une douzaine d'écoles techniques ou instituts de technologie spécialisés dans les arts graphiques, dans les textiles, dans l'agriculture, dans le meuble, etc. Il faut ajouter à ce nombre plusieurs orphelinats et écoles de protection. En fait, le bureau de l'Aide à la Jeunesse, qu'on appelait aussi Bureau de l'Orientation au sens large, a été créé, aussi

surprenant que cela puisse paraître, sous Maurice Duplessis, par Paul Sauvé, ministre de la Jeunesse et par Fernand Dostie, sous-ministre; deux hommes qui avaient été compagnons d'armes lors de la dernière guerre. Ils voyaient loin; ils étaient les " phares " d'un gouvernement terne.

**P.M.** C'est eux qui ont initié le Service de l'Aide à la Jeunesse?

**R.C.** D'aussi loin que remontent mes souvenirs, oui, du moins ils l'ont sûrement développé à partir d'un très petit noyau.

**P.M.** Qui a été le premier directeur à ce moment-là?

**R.C.** À moins de méprise, c'est Jean-Marc Chevrier qui a été le premier directeur, suivi par Jean Courval, Guy Bourdeau, Gaston Gauthier et moi-même, tous des psychologues. Pour revenir à la mission de ce bureau, on peut dire qu'elle était colossale. Elle reposait toutefois sur une structure fort bien organisée formée de professionnels, psychologues et conseillers d'orientation, bien sûr, mais aidés de psychotechniciens compétents entraînés par nous, sur le tas, et de professeurs de l'enseignement technique que nous avons formés nous-mêmes pour administrer et corriger les différentes batteries de tests soi-disant de sélection, mais qui servaient aussi de base à un counseling ultérieur durant toute l'année. Ces professeurs suivaient à la lettre un manuel d'instructions. Les psychotechniciens nous aidaient même dans l'administration de tests aux cas particuliers. Il fallait des dossiers avec des mesures quantifiables pour les juges, les directeurs d'école et autres et pas question d'à peu près. Tous les dossiers d'ailleurs comportaient un rapport écrit. En ce qui a trait aux réseaux d'écoles techniques et de métiers, les professionnels du bureau central interprétaient les résultats des tests subis dans ces écoles professionnelles et ils incluaient les recommandations écrites. Dans le courant de l'année, ils prenaient, à tour de rôle, le bâton du pèlerin et allaient dans ces institutions situées dans toutes les régions. Ils donnaient le support requis aux élèves qui ne répondaient pas aux attentes, et à ceux qui manifestaient des troubles de comportement. Ils écoutaient les doléances ou les problèmes des professeurs, parfois même ceux des directeurs qui se décourageaient bien souvent à cause de l'éloignement où leur insoumission, souvent bien banale envers leurs supérieurs, les avait conduits. En d'autres occasions, c'était le couvent voisin qui requérait une aide inhabituelle du psychologue de Montréal. Nous étions très bien reçus et perçus par la population, surtout que parfois le directeur de l'école nous demandait d'expliquer à la télévision locale les buts de notre visite. Enfin parfois, ce n'était pas toujours rose. Je me rappelle avoir passé une fin de semaine à Cabano en hiver. Il nous fallait aussi utiliser le counseling de groupe lorsque la liste d'attente était encore longue à mesure que s'amenuisait le temps qui nous séparait du départ de notre avion de 16 places à Rouyn-Noranda, par exemple. Le ministre Paul Sauvé voyait grandir les besoins, les attentes et la popularité de ces services psychologiques. Il prenait peur parfois; Duplessis n'était jamais bien loin, Sauvé craignait que ça vienne à coûter trop cher. Dans ce temps, le directeur du bureau gagnait 3 700 \$ par année et les professionnels, 3 200 \$. Une fois devenu premier ministre, le fameux " désormais " de Sauvé nous valut le gros maximum de 5 000 \$ annuellement. C'était le Pérou pour nous.

**P.M.** Et c'est de cette organisation dont tu es devenu directeur?

**R.C.** Oui mais ce n'est pas un gros titre de gloire. Ce fut bref, par intérim un bon bout de temps, et ce populaire bureau aux états de services impressionnants fut fondu dans les polyvalentes et dans les cégeps comme le furent d'ailleurs toutes les écoles de métiers et les Instituts de technologie à la suite du rapport Parent vers 1965. Au nom de la sacro-sainte " accessibilité " aux études, ce qui se défendait d'ailleurs, les nouveaux bonzes de l'éducation rasaient tout ce qui existait. Les collèges classiques n'ont d'ailleurs pas échappé à ce

nivellement par le bas. Ce fut une grave erreur du moins en ce qui a trait à l'enseignement professionnel. Après 30 ans, on s'est rendu compte qu'on ne mêle pas les pommes et les oranges. L'enseignement professionnel était souvent vu de haut dans les polyvalentes et dans les cégeps; les inscriptions déclinaient au professionnel. On a alors refait en partie, ce qu'on avait aboli : on a recréé dans certaines spécialités (marine, aéronautique, automobile) des écoles professionnelles. Pour le gros de la population, les grands changements ont probablement été bénéfiques toutefois. Enfin, je ne voudrais pas oublier de mentionner qu'au cours de ces 10 dernières années d'existence, nous avons ouvert une succursale à Québec où œuvraient surtout des conseillers d'orientation qui s'occupèrent alors de l'Est du Québec. En fait, plusieurs étaient d'ailleurs membres des deux Ordres, soit celui des conseillers d'orientation et celui des psychologues. Nous travaillions harmonieusement dans l'atteinte de nos objectifs. Ce furent des expériences heureuses qui expliquent mon adhésion, même actuellement, aux deux groupes. Une fois l'intégration aux commissions scolaires et aux cégeps amorcée, les professionnels du Service de l'Aide à la Jeunesse se dirigeaient dans les commissions scolaires ou dans les collèges. Moi, j'ai opté pour le journal La Presse comme directeur de l'embauche, de la formation et du counseling d'adaptation et autres, auprès des employés. Dans le sillage de Richard Joly, j'avais rédigé une centaine de monographies professionnelles dont toutes celles des métiers de l'imprimerie. Ça m'a facilité l'obtention de l'emploi.

**P.M.** On va devoir arrêter ici. Je te remercie de ces précieux souvenirs.

Propos recueillis le 7 juin 2000